

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 40, rue Xacel.  
De 3 à 5 heures du soir: rue Uruguay 20.

Toute la correspondance doit être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en los talleres de la imp. LATINA.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 20

## ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 5.50	\$ 6.60
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour	0.05	0.10
ancien	0.05	0.10

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur les souscriptions payées d'avance.

## Sagesse

Paris, 15 novembre.

N'oublions pas l'affront reçu, mais n'en exagérions pas l'humiliation. Nous avons prouvé au monde que pour l'Angleterre, comme pour l'Allemagne, la force prime le droit. Pour la seconde fois nous sommes du côté du droit contre la force. Ne nous plaignons donc pas. Nous devenons, comme on dit, en bonne posture devant l'humanité et devant l'histoire.

Cet honneur n'est pas le seul qui nous reste des événements qui viennent de se passer.

Si les traditions séculaires avaient une logique, c'est du pays de France qu'aurait dû venir le grand souffle pacifique dont toute l'Europe, si sceptique qu'elle soit devenue, a ressenti. Il appartenait à la noble terre d'où jaillirent, il y a un siècle, toutes les semences fécondes de la science et de la liberté, à la patrie des génies libérateurs dont l'œuvre renouela le vieux monde, à la République héritière de cette République héroïque dont la trinitaire devise rayonne au seuil des temps nouveaux, d'apporter aux peuples la grande parole d'humanité et de justice qui les rendrait enfin frères, de protester contre la guerre qui les déchire encore et de saluer l'aube d'une civilisation dont le travail serait l'unique loi.

Cette gloire qui nous était due ne nous a pas été permise. N'étions-nous pas les derniers vaincus des grands combats et nos morts trop récents ne nous auraient-ils pas maudits dans l'abandon de la revanche?

Au moins, avons-nous échappé à cette humiliation que ce fut notre vainqueur immédiat qui la ramassât, comme un dernier trophée; dans le sang de notre défaite.

Ce n'est, aujourd'hui, un mystère pour personne que le voyage du touriste mystique qu'est S. M. l'empereur d'Allemagne, en Palestine, avait surtout ce but.

Ce diplomate pieux et guerrier avait revêtu le décor éblouissant du Jardin des Oliviers, ou du Golgotha peut-être, pour en laisser tomber cette manne pacifique sur le monde. Cet immodeste comédien n'eût pas été fâché que Dieu semblât parler par sa bouche et que toute la chrétienté fût intéressée à sa parole comme à un codicille de l'Evangile commun. L'idée n'était pas sans audace et la mise en scène projetée sans grandeur. La fille aînée de l'Eglise — ainsi nommait-on jadis la France — eût été, pour protester, dans une situation particulièrement difficile.

Une espérillerie diplomatique de notre alliée, la Russie, a détourné de nous le calice. Le jeune empereur qui règne à Pétersbourg n'a pas hésité à couper l'herbe sainte sous le pied de son impérial cousin.

Ce sont plaisanteries qu'on se fait entre jeunes gens, dans les familles royales, et que ne tirent pas à conséquence. Sans y avoir été pour rien, nous avons gagné, à celle-ci, une plus grande liberté dans notre attitude et la certitude que le problème serait posé à un point de vue purement humain, sans que la conscience religieuse y fût artificiellement sollicitée, comme la doit aborder la société moderne, comme une conséquence des grands principes proclamés par nous, il y a cent ans, et non comme un retour aux Croisades et comme un chevaleresque anachronisme. Hélas! la solution que tous souhaitent semble bien lointaine encore.

Singulier prélude à cette grande conférence d'où la paix doit sortir, que les armements qui se font de toutes parts! Il semble que la noble parole jetée à travers le monde y ait fait fructifier de nouveaux germes de haine, que la discorde universelle ait immédiatement réclamé ses droits. C'est fort triste, mais n'importe! Je crois que la tristesse pour nous de quitter l'Asie n'a rien été auprès de la déception de Guillaume voyant lui échapper un des plus beaux effets du rôle qu'il rêvait de jouer depuis longtemps.

Et croyez-vous que les anglais n'aient pas été déjà davantage encore quand, au moment même où ils espéraient, dans le rayonnement de la victoire de Khartoum, proclamer enfin leur protectorat sur l'Egypte, nos malencontreux héros ont détourné à leur profit un peu de la gloire qu'ils attendaient de leur laborieuse campagne? Une poignée d'hommes était arrivée, avant eux, au but et rendait presque ridicule leur déploiement de forces. Ah! ne cherchez pas ailleurs que dans cette déconvenue la cause des injures dont la presse et le peuple anglais nous ont abreuvés. Nous avions retardé, nous avions rendu improbable peut-être l'accomplissement du coup médité depuis longtemps. Je ne puis croire que le reste de l'Europe ne nous en ait pas quelque reconnaissance et que la dignité de notre soumission aux faits nécessaires ne nous ait valu plus d'estime qu'aux triomphateurs leur insolence de parvenus.

Dans tous les cas, nous avons cela pour nous. A la grande idée de la paix universelle, à la grande parole qui maudit les guerres à venir, nous avons fait le premier sacrifice. Nous avons, une fois de plus, les premiers, souffert pour l'idée qui doit régénérer le monde. Et ce n'est pas tout, nous avons rendu au vieux monde un autre service encore en donnant à nos ennemis l'oc-

casion de dévoiler jusqu'au bout leur intime pensée. L'avertissement est clair. L'Angleterre en appelle à sa sœur cadette l'Amérique et proclame la déchéance à venir du continent européen. Sus aux vieilles races qui ont fait la gloire des siècles et longtemps tenu, devant le monde, le flambeau de l'art et de la civilisation! L'admirable monument élevé par les âges n'a plus qu'à s'écrouler sous une forme nouvelle de la barbarie.

L'âme mercantile des nouveaux venus en chassera les nobles visions des poètes, les rêves augustes des philosophes, les antiques croyances aux lois uniques du vrai, du juste et du beau. Des frontières de la France latine par le voisinage et les traditions de Rome, à celles de la Russie grecque par le souvenir de Byzance, c'est comme un pays immense condamné par l'ambition et les appétits des maîtres de la mer. L'Angleterre, est comme un transfiguré de la vieille Europe, qui rêve de la livrer à l'Amérique. Rêve monstrueux et près duquel celui de Carthage n'était rien. «Di avertant omen!» Les dieux nous gardent de ce fléau! Ou plutôt le souvenir de ce que nous avons été et le sentiment de ce que nous pouvons être encore!

ARMAND SILVESTRE.

## QUESTIONS SCIENTIFIQUES

## L'éclairage des phares

La fin si malheureuse de M. de Meritens, ce savant qui s'est réfugié dans la mort pour y trouver remède à sa misère, évoque le souvenir des marquants progressés accomplis dans l'éclairage des phares, substituant la lumière électrique au vieux mode des lampes à huile. Lors des premières applications de l'électricité à l'éclairage, on songea aussitôt à remplacer les anciens systèmes à l'huile des phares par l'arc voltaïque beaucoup plus puissant. Mais on en était empêché parce qu'on manquait d'une source à la fois énergique et constante d'électricité.

Sur ces entrefaites, un ingénieur, M. Nollet, auquel succéda plus tard le contre-maître de son atelier, Van Malderen, eut l'idée de créer une machine industrielle basée sur le principe, connu dans tous les cours, de l'action des aimants sur les courants. Si on rapproche rapidement du pôle d'un aimant l'extrémité d'une bobine formée d'un fil de cuivre enroulé, il se produit un courant électrique dans le fil. Si on éloigne l'aimant il se produit un courant de sens contraire dans le fil de cuivre.

Or, l'aimant à deux pôles dont les propriétés sont inverses et qui donnent naissance à des courants de directions différentes au moment du rapprochement ou de l'éloignement. Il en résulte que si l'on fait tourner avec une extrême vitesse, devant une série d'aimants puissants, un certain nombre de bobines de fil de cuivre réunies entre elles, on obtiendra une série de courants électriques puissants, se succédant dans les fils de cuivre avec assez de rapidité pour que le courant paraisse ininterrompu.

Sur ce principe MM. Nollet et Van Malderen réussirent à construire une machine pratique qui fut exploitée par la société l'Alliance et avec laquelle on tenta l'éclairage électrique des phares. Le résultat fut excellent. Pour une dépense égale, on obtenait une lumière cinq fois plus vive.

Ces essais encourageèrent les inventeurs, M. de Meritens, qui s'occupait déjà de recherches sur l'électricité, fut du nombre de ceux qui voulurent perfectionner la première machine. Il réussit complètement. La puissance du courant électrique fut augmentée par les modifications que suggéra une étude minutieuse.

Ce fut alors le beau temps pour l'inventeur. Dans le monde entier les phares transformèrent leur éclairage. Les commandants affluèrent aux ateliers et, de tous côtés, à l'étranger comme en France, on ne parlait que de la machine magnéto-électrique de M. de Meritens.

Plus tard, quand M. Jabloschkoff fut connu par sa bougie électrique, ce fut encore l'occasion d'un succès pour M. de Meritens; sa machine seule donnait les courants alternatifs puissants nécessaires à la nouvelle invention. Mais bientôt vinrent les mauvais jours. La machine Gramme fut son apparition et, en même temps qu'elle, toutes les autres machines dynamo électriques.

Dans ces dernières années le courant était encore obtenu par le passage des bobines devant des aimants, mais ces bobines sont admirablement disposées sur un anneau continu, et les aimants sont constitués par une dérivation du courant enroulé autour de noyaux de fer doux.

Cette différence essentielle entre les magnéto et les dynamo suffit à donner à celles-ci un avantage considérable.

M. de Meritens, au lieu de s'avouer vaincu continua, bravement la lutte contre ses concurrents.

Ce fut peine inutile. L'heure favorable était passée. Au lieu de se retirer, M. de Meritens continua à travailler. Il combina un accumulateur qui donna de bons résultats pour l'éclairage des wagons. Mais cette fois encore l'inventeur fut débordé par ses concurrents.

Tout le reste, dans la triste couron-

nement que vient d'avoir la carrière de M. de Meritens, relève des faits-divers. Mais il aura sans doute paru intéressant de voir relever, à propos de cette lugubre issue d'une vie de labeur, ces luttes de la science, si souvent mortelles pour ces pauvres savants!

FÉLIX LAURENT.

## Médecine dentaire

Dans sa Revue des Sciences du «Journal des Débats», M. Henri de Parville s'occupe des maux de dents, ce qui ne peut manquer d'intéresser une foule de gens, car, comme il le dit, qui n'a pas souffert ou qui ne souffre pas des dents? Notre distingué confrère nous apprend que M. Bardet, à la Société de thérapeutique, vient de transmettre au nom de M. Gils, médecin en chef de l'hôpital de Briançon, un nouveau traitement de l'odontalgie due à la carie dentaire.

Le traitement, ajoute M. de Parville, a été employé depuis deux ans par le docteur Gils, et, dans les trente cas où il a été appliqué, il a été suivi de succès. Il consiste simplement dans l'emploi d'un gargarisme dont la formule est la suivante:

Liquore de Van Swieten... 1 partie.  
Eau bouillie chaude..... 4 —  
Eau dentifrice pour aromatiser, quelques gouttes.

Le premier jour, le patient se lave la bouche trois ou quatre fois dans la première heure. Au premier bain, la douleur s'émousse, elle cède au second.

Si elle cède au troisième. Les trois ou quatre jours suivants, on doit encore prescrire trois ou quatre lavages par jour.

Cette médication réussit, paraît-il, à merveille dans les odontalgies provenant de caries. L'action sur la carie elle-même est inconnue. Ces bains locaux antiseptiques donneraient d'excellents résultats, non seulement dans la carie à ciel ouvert, mais encore dans la carie évoluant sous plombage. L'usage très souvent renouvelé de cette solution pourrait également prévenir l'apparition de l'odontalgie. Cet effet calmant et anesthésique semblerait avoir eu des précédents. M. le docteur Bardet rappelle que le sublimé produit des effets anesthésiques marqués dans les angines douloureuses.

A ce propos, M. Desesquelles confirme les propriétés analgésiques du sublimé, mais reproche au bichlorure de mercure l'inconvénient grave de noircir les dents. Le sel de mercure de la liqueur de Van Swieten se réduit au contact des débris organiques normalement contenus dans la bouche et noircit les dents. Il a remplacé la solution du sublimé par une émulsion aqueuse de naphtholcamphré. Cette solution réaliserait une antiseptie et une analgésie comparables à celles du sublimé.

Nous reconnaissons, avec M. de Parville, que le traitement n'est pas difficile à essayer. Et nous ne demandons pas mieux qu'il réussisse à calmer des douleurs souvent intolérables. Avis aux gens qui ont des dents cariées. Après ça, il leur reste toujours la ressource de se les faire arracher.

## Le Papier Français

EN ANGLETERRE

M. Faillot n'est pas de ceux qui croient à la décadence de l'industrie française, affirmée par les auteurs de livres décourageants. Un voyage qu'il vient de faire à Londres, et qu'il raconte dans la «Papeterie», d'une façon humoristique lui a permis de recueillir une anecdote caractéristique qu'un de ses confrères lui a narrée en ces termes:

Dans un de ses derniers voyages à l'étranger, un gros consommateur lui fait l'éloge d'un papier à cigarettes, tout à fait supérieur, et qu'il ne pouvait trouver qu'à l'usine de L... en A... Malgré son désir de traiter avec des industriels français, ce gros consommateur n'avait jamais pu trouver en France le papier à cigarette filigrané de ces rêves. Kaindler, en vaillant Français, comme nous, empoche le compliment et revient à ses affaires. A Paris, à quelque temps de là, un fabricant de papier français lui demande des rouleaux vergeurs au nom du client, consommateur dont nous venons de parler. Etonnement de notre ami.

«Vous fournissez donc vos papiers à l'usine de L...» demande-t-il au fabricant français.

«Certainement, répond celui-ci, puisque le client n'a jamais voulu m'en acheter directement, prétendant que les papiers de l'usine de L... sont les seuls qui lui conviennent. Or, cette usine n'a jamais fabriqué de papier à cigarettes et c'est moi qui le lui fournis.»

C'est ainsi que, sous l'estampille d'une usine étrangère, des produits français sont exportés dans un troisième pays. C'est ce que M. Faillot appelle spirituellement de «l'exportation anonyme».

## IL ED

L'heure du nuage blanc s'est fondue sur la plaine  
En reflets de sang, en flocons de laine

O bruyères roses — ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage d'or a pâli sur la plaine

Et tombent des voiles lents et longs de blanche laine

O bruyères mauves — ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage noir a crevé sur la plaine.

Les roseaux chantaient doux sous le vent de haine

O bruyères rouges — ô ciel couleur de sang.

L'heure du nuage d'or a passé sur la plaine

Ephémèrement; sa splendeur est lointaine

O bruyères d'or — ô ciel couleur de sang.

GUSTAVE KOHN.

## DRAME DE LA JALOUSIE

On nous écrit d'Angoulême. Un drame, qui a péniblement impressionné toute la ville, s'est déroulé, ce matin, rue Gâte-Bourse, près du champ de manœuvres.

Le capitaine Berthoumieu, de 21<sup>e</sup> d'artillerie, âgé de 42 ans, originaire de la Gironde, était aperçu par un brigadier étendu dans le jardin de sa villa. Il s'était tué d'un coup de revolver. L'arme gisait auprès du cadavre.

Le brigadier prévint aussitôt l'autorité militaire. Des officiers, puis la police, vinrent faire l'enquête. On trouva, étendus côte à côte, les cadavres de la maîtresse et de l'ordonnance du capitaine, également tués à bout portant à coups de revolver, dans la région du cœur. Les vêtements de l'ordonnance commençaient à brûler.

La maîtresse du capitaine, une femme brune toujours élégamment vêtue, s'appelait Victorine Bordé, dite Mathieu; elle était âgée de vingt-huit ans, originaire de Merry-sur-Yonne, d'où le capitaine l'avait amenée à Angoulême. Elle venait tous les soirs à la villa de la rue Gâte-Bourse. L'ordonnance, Vincent Robert, âgé de vingt-trois ans était né à Limoges.

Suivant la version la plus accréditée, le capitaine Berthoumieu, atteint d'un commencement de délire de la persécution, aurait soupçonné, probablement par erreur, l'existence des relations intimes entre son ordonnance et sa maîtresse, avec laquelle il avait de fréquentes scènes de jalousie, provoquées soit par lui, soit par elle.

Dans son appartement, près d'une tasse, on a trouvé ces mots, écrits par le capitaine: «Ne touchez pas à cela, c'est ce qu'on voulait me faire boire.»

Détail à noter: les tringles de la villa étaient coupées au pied par des balles, ce qui prouve que plusieurs autres coups de feu avaient été tirés en divers endroits.

Les trois cadavres ont été transportés à la Morgue attendant à l'hôpital d'Angoulême.

E. A.

## LA CHASSE A LA GAZELLE

GRANDES CHASSES D'AUTREFOIS EN ALGERIE — PROGRÈS DE LA COLONISATION ET DIMINUTION DU CROIS GIBIER — LA CHASSE A LA GAZELLE — TACTIQUE — LES RABATTEURS — SURPRISE ET FUITE DES FAUVES — MASSACRE — PAUVRES DÉTÉS!

Alger, 1898.

Voici la saison des grandes chasses, en Algérie, de ces grandes chasses à la grosse bête, à l'autruche, au moujonn à la gazelle, chasses si intéressantes, si attachantes, si entraînantes, auxquelles chacun de nous pouvait il y a quelques années, sans être un chasseur passionné et sans être obligé de s'enfoncer, comme aujourd'hui, bien avant dans le Sud, facilement se livrer.

Aujourd'hui, hélas! il n'en est plus de même. Je dis hélas! pour les chasseurs et les amateurs d'émotions nouvelles. Les autres ne peuvent regretter cette époque, où, suivant les livres encore classiques du général Daumas, le Sahara commençait aux environs de Bordj-bou-Arredj, de Boghari et de Tlemcen. La mémorable prise de la smala d'Abd el Kader, événement consacré par le fameux tableau d'Hippolyte Vernet, a eu lieu on se le rappelle, en plein désert, près de Taguin. Or Taguin est situé entre Boghari et Djelfa, dans une région aujourd'hui couverte d'établissements européens, et que va bientôt traverser une ligne de chemin de fer. Ce n'est plus le désert, ce n'est plus le Sahara, c'est tout au plus le commencement des Hauts-Plateaux, pays riche, cultivé, et où les hectares de vigne plantés par la colonisation ne se comptent plus. Ce sont les conquêtes de la colonisation.

Devant cette dernière, les animaux sauvages se sont retirés ou ont disparu, mais à l'époque dont je parle, il y a une vingtaine d'années, ces progrès étaient lents et on pouvait encore chasser la gazelle presque aux confins du Tell.

La première chasse à la gazelle à laquelle j'ai assisté fut donnée aux environs de M'Sila, à l'entrée de la grande plaine du Hodna, d'où ces gracieux animaux ont depuis longtemps complètement disparu. Il y a une dizaine d'années on en voyait aussi encore

beaucoup entre Elkantara et Biskra, au lieu dit «Poutaine-des-Gazelles».

Il n'y en a plus; on a placé en cet endroit une station de chemin de fer. A mon arrivée à M'Sila le commandant, après les premiers compliments d'usage:

Vous arrivez bien, me dit-il; on vient de me prévenir qu'une forte troupe de gazelles a été vue tout près d'ici. Si vous le voulez, je vous ferai prêter un cheval et nous irons ensemble les chasser. Vous assisterez à un spectacle assez amusant.

On comprend si j'acceptai avec empressement.

C'est entendu, me dit alors le commandant. Je vais donner les instructions nécessaires et demain je vous prendrai avec moi et mes officiers. Vous aurez un cheval doux et obéissant, mais solide et bon coureur.

Le lendemain, de grand matin, tous les hommes disponibles de la petite garnison chargée de la garde de M'Sila et qui se composait d'une compagnie d'infanterie, campée près de l'oasis, étaient sur pied.

Il pouvait y avoir 70 à 80 hommes. Les gazelles avaient été signalées dans l'Est; nos hommes se dirigèrent donc droit dans le Sud, vers l'oued Chellal, avec ordre, arrivés aux environs de ce dernier point de tourner à gauche et de revenir sur M'Sila en faisant un détour et en marchant déployés en tirailleurs, les hommes à environ cent mètres l'un de l'autre.

Quant à nous, après avoir fait un tour, le matin, dans l'oasis, causé un peu avec la mère C... et lui avoir fait encore une fois raconté ses souvenirs de l'insurrection, alors qu'elle avait passé plusieurs heures en compagnie de dix-sept insurgés, nous avions déjeuné tranquillement et, vers 1 heure, nous étions montés à cheval. Nous étions sept en tout.

On a compris que les soldats avaient pour mission de se rabattre sur M'Sila en poussant devant eux, et par conséquent, à notre rencontre, les malheureuses gazelles qui passaient tranquillement dans l'immense plaine désable.

A peine étions-nous à cinq ou six kilomètres de M'Sila, que le commandant nous pria de nous espacer, nous recommandant de nous tenir toujours à la même distance les uns des autres et surtout, lorsqu'il donnerait le signal de galoper, de ne pas nous dépasser.

— Quand à vous, qui n'avez pas de fusil, ajouta-t-il, en se tournant vers moi tenez-vous à mes côtés et galopez avec moi.

Une demi-heure après cet avis, un éclair qui nous avait précédés accourut à nous, bride abattue, disant que les gazelles étaient en vue.

— Allons, cria le commandant, à vos rangs et chacun pour soi.

Et me faisant signe de le suivre, il lança son cheval au galop.

Les cinq autres officiers s'étaient aussitôt déployés en un grand arc de cercle et galopèrent droit devant eux à travers le diss et l'alfa.

Bientôt nous aperçûmes les pauvres gazelles qui, poussées par les soldats que l'on voyait au loin comme des points noirs, venaient vers nous en courant, serrées en troupe compacte. A notre vue, elles s'arrêtèrent épuvantes; puis, d'un élan unanime, elles s'élançèrent vers le Nord.

Alors le massacre commença. Je dis massacre, car c'en était un véritable que de tuer ces jolies petites bêtes, sans défense, affolées par la terreur et dont les yeux mourants nous regardaient avec une expression si déchirante.

Après les premiers coups je m'étais arrêté avec le commandant, celui-ci avait, en courant, déchargé, presque à bout portant, les deux coups de son fusil dans les reins d'un magnifique animal. Nous regardâmes les autres.

S'il n'y avait eu au bout la mort de ces jolies et douces petites bêtes, le spectacle eût été fort intéressant. Les officiers couraient à bride abattue à la poursuite des gazelles, bondissant à travers les buttes de sable formées par les touffes de diss, et quand ils passaient à côté d'un animal, déchargeaient leur fusil sans s'arrêter.

On entra le soir au camp avec quinze gazelles tuées; six l'avaient été par les officiers; chacun en avait tué une et blessé plusieurs. Les soldats avaient fait le resto.

F. K.

## Alcooliques

Un homme passe dans une rue de Paris, les épaules larges, l'encolure herculéenne. Il parle haut tout seul et titube un peu, légèrement. Mais tout à coup, comme un jeune homme arrive vers lui qui lui déplaît, il se précipite, saisit cet inconnu à la gorge et, sur place, veut l'étrangler; deux, trois, quatre gardiens de la paix accourent tentant d'arracher au furieux sa victime, et l'homme qui est d'une vigueur terrible, casse ça et là, à coups de pieds, à coups de poings, quelques libras et quelques macholles.

Il écume, il crie, il halète: «Je vous crèverai tous!» Et en réalité, le forcé en «crève» quelques-uns. C'est ce qu'un fait divers appelle, le lendemain, «la Rixe de la rue Jean-de-Beauvais» ou «l'Éclat d'Alcooliques».

Un autre, un père celui-là, à contresens une idée de vengeance. Il lui lio les jambes pendant qu'elle dort, il lui passe autour du cou un cordonnet de

sole; elle s'éveille, se redresse, lui échappe. C'est bien. Puisqu'il n'a put tuer sa femme, Doblandor tuera ses deux filles.

Et, dans les fossés des fortifications, on ramasse les deux petits corps broyés, plâtrés, défigurés, — une boue sanglante. Cherchez bien dans la vie de ce carrier de Montrouil-sous-Bois: il y a de l'alcool dans ses veines comme il y en avait dans le corbeau du Pierre Yvon, le terrassier qui, tout à coup, fait monter aux yeux son virus rabique. Alors, l'homme affolé va devant lui, subitement, crispe ses mains et frappe.

## NOS ÉCHOS

Depuis de longues années on n'avait vu la saison des bains s'annoncer sous de meilleurs auspices. La clientèle argentine favorisée par la baisse de l'or, nous arrive chaque jour plus nombreuse. Cobue élégante et distinguée on peut l'admirer à nos stations balnéaires de la playa Ramirez ou des Pósitos, dont les points de vue sur les campagnes environnantes et sur la mer sont si pittoresques et si beaux, mangée à tout ce que Montevideo compte de plus sélect.

N'oublions pas surtout notre grand établissement balnéaire de la rue Piedras qui poursuit sa marche triomphale grâce aux efforts intelligents de son administration. Les améliorations qu'elle a apportées à l'établissement pour lui donner toute l'envergure somptueuse qu'il comporte, le placent aujourd'hui au premier rang dans l'Amérique du Sud; aussi les baigneurs les plus distingués affluent-ils tous les jours plus nombreux, et au sortir de la piscine le fastueux salon les réunit autour de ses tables royalement servies.

Mais il manquait quelque chose pourtant, et les directeurs pour n'être pas au dessous des stations rivales se proposent de nous donner des concerts. Le premier aura lieu demain; nous en reparlerons.

— Une erreur d'apothicaire a coûté la vie au nommé Domingo Angelotti, hier. Se trouvant indisposé, il envoya son fils à la pharmacie chercher du sel anglais; on lui donna de l'acide oxalique à la place. La police de la 3<sup>e</sup>me section et la Justice ont ouvert une enquête.

— M. Francisco Bauza désirant faire part à la Commission du Club Colorado de la note que lui a passé celle du Club National, l'avait convoqué pour la soirée d'hier. Vains efforts, elle n'a pas daigné répondre, comme un seul homme, à son appel. Voilà M. Bauza obligé de garder encore 24 heures sa bile qu'il voulait déverser...

— On paie au Bureau de Crédit public les intérêts de la dette espagnole. Avis aux porteurs: ne pas tarder pour la régularité des écritures.

## NOUVELLES TÉLÉGRAPHIQUES DU MONDE ENTIER

M. de Freycinet, ministre de la guerre, interrogé sur les multiples demandes de mise en liberté du colonel Picquart a déclaré n'en avoir reçu aucune, mais que s'il en recevait c'était au Conseil de guerre seul qu'appartenait le droit de décider.

Profitant des moyens faciles de communiquer avec la Guyane, plusieurs personnes ont demandé télégraphiquement si l'ex-capitaine Dreyfus avait été embarqué. La réserve observée par les autorités au sujet du condamné a rendu inutile cette démarche.

Une dépêche venue de la Chine annonce que le gouvernement de cette nation a donné les plus amples satisfactions à la France au sujet des vexations infligées à nos missionnaires. La presse conseille la plus grande sévérité à cet égard afin que les droits acquis soient respectés.

S'il faut en croire les élocubrations fantaisistes du correspondant du Daily Mail à Paris transmises à ce journal, les membres de la Ligue Patriotique auraient résolu de séquestrer Dreyfus à son arrivée à Paris! Ce complot aurait été dénoncé par un officier de l'armée. Les ministres Dupuy et Freycinet adoptent des mesures pour faire échouer le plan de la Ligue et faire exécuter les résolutions du gouvernement au sujet de l'ex-capitaine et de Picquart. L'une de ces mesures serait l'éloignement du général Zurlinden du poste de gouverneur de Paris. Le Correspondant de la Pall-Mail-Gazette lui communique que les travaux de l'Exposition de 1900 seront prêts avant le temps, et si des événements ultérieurs ne s'y opposent, l'inauguration aura lieu à la date fixée.

On a reçu à Madrid que la république a été déclarée aux îles Visayas. On ignore encore le mode de formation du nouveau gouvernement composé spécialement d'éléments indigènes.



Le président du Conseil a communiqué à ses collègues le texte du traité de paix signé à Paris.

Il n'a pas encore été donné à la presse pour la publication des conversations qui ont été répétées on sait que l'Espagne a cédé l'île de Cuba, les Philippines moyennant une somme de 20 millions de dollars.

Aux militaires qui auraient été condamnés aux Philippines, M. de Sarrailh a écrit une lettre et on l'a dit à leur arrivée en Espagne.

Une dépêche annonce l'arrivée du général Blanco aux Canaries accompagné des généraux Bernal, Solano y Tejero.

La propagande anti-annexionniste gagne du terrain chaque jour aux États-Unis. Le Congrès reçoit tous les jours de nombreux protestations au sujet. Le gouvernement vient de publier une note contre les concessions de chemins de fer et travaux publics que fait le gouvernement cubain pendant le temps limité qui lui reste encore.

Afin de soumettre plus à peu les lagues à l'autorité, le gouvernement doit autoriser le général O'Leary à négocier une convention avec Aguinaldo par laquelle sera établi le droit de commerce exercé par les États-Unis, en attendant qu'il régularise l'annexion complète. On espère au moyen de cette convention faire disparaître les armées insurgées et pacifier l'archipel. La liberté de cultes qui vient d'être proclamée allège le budget d'environ 900.

Le canal de Nicaragua continue à occuper les séances du Sénat. Le sénateur M. Meney exige une entente préalable avec l'Angleterre afin d'éviter toute complication à l'avenir.

«Le New-York-Journal» annonce qu'il s'agit d'un projet de loi qui autoriserait l'exportation d'un sel inconnu qui dépasserait celui de toutes les autres nations.

Le président MacKinley dans son voyage aux États du Sud est l'objet de démonstrations remplies d'enthousiasme. Dans un discours qu'il a prononcé à Atlanta il a célébré l'union et l'unité en politique qui règne entre les États du Sud et ceux du Nord, d'où était sorti la grandeur actuelle.

Au Reichstag de Berlin le député Harhoff a fait l'éloge de la politique du ministre anglais des Colonies M. Chamberlain. Politique qui consiste à faire que les ministres allemands devraient s'efforcer d'imiter. Le discours du premier ministre d'Autriche Honap, contre de Thurn, selon le projet de loi, a été jugé comme le plus grand mérite de la politique actuelle.

L'expulsion d'Allemands de sujets danois continue à maintenir une certaine exaltation contre la Prusse.

Des souscriptions sont ouvertes pour venir en aide aux expulsés.

Le journal «La Tribuna» a rompu publiquement un article de l'«Administrateur» sur les conséquences futures du voyage de l'empereur d'Allemagne en Palestine, qu'il considère comme une œuvre féconde de discordes pour l'avenir. En parlant du protectorat que l'empereur prétend exercer sur les catholiques allemands d'Orient, Crispin avoue qu'il n'est que trop justifié, et la protestation de la France serait un acte de protestation contre les Français nés en territoire français ou actuellement sujets du Sultan. Tous jours factieux les Siciliens.

La chambre des députés a approuvé à une forte majorité les budgets de l'agriculture et de la justice. A propos de la politique en Orient et aux colonies les députés Valle et Santini réclament une action plus énergique du gouvernement.

Le Ministre oriental à Rio-Janeiro M. Blas Vidal sera ici demain ou après au plus tard. Il vient rendre compte des négociations entreprises pour l'entente des principaux promoteurs de la révolution sursur la frontière. Le Ministre est dit-on, satisfait des résultats obtenus.

L'ex-secrétaire de la Légation brésilienne à Buenos Aires J. Marquez Carvallo a été condamné par la Cour suprême de Rio-Janeiro à 21 mois de prison cellulaire pour avoir commis dans l'exercice de ses fonctions.

A la Chambre après les débats sur le budget un tarif différentiel a été sanctionné pour les denrées brésiliennes et un impôt de 10 o/o en sur toutes les importations de l'étranger a été voté.

Le Sultan doit envoyer à Berlin Tewfik-Pacha pour négocier avec les banquiers allemands un emprunt de 2 millions de livres turques. Il a ordonné la construction d'un dock militaire pour la réparation des navires de guerre quelle que soit leur dimension.

A Buenos Aires le Ministre des Travaux publics a envoyé au «Centro Comercial» du Rosario de Sta Fé, la réponse au sujet des tarifs des voies ferrées à modifier en présence de la baisse de l'or. Le Ministre promet d'employer tous les moyens en son pouvoir pour obtenir une diminution de la part des Compagnies.

Le commandant du chasse-torpilleur «Espora» de croisière au Haut-Paraguay a été nommé à la marine. Une embarcation contenant 2.000 fusils et 1 million et demi de cartouches destinés aux révolutionnaires orientaux, a été commandée par le ministre de la Guerre.

Le colonel Picquart a signé aujourd'hui sa demande de mise en liberté. Le Ministre de la guerre a promis de répondre dans la journée.

M. Miller vient d'être élu président de la Suisse.

## COMERCIO

Bolsa	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
PARA EXPORTACION	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

DEUDA CONSOLIDADA	
La Deuda Consolidada se cotiza hoy en Londres a 43.000 %	
AL ORO EN DOLARES	
Oro, abría hoy en la primera rueda a 212.50 y cerró a 212.60	
CAMBIO SOBRE EL BRASIL	
Bancario: réis 30.400	
Particular: » 30.800	

PRODUCTOS AGRICOLAS	
Buenos Aires, 15 de Julio de 1893.	
Regulares...	2.90 a 3.00
Irregulares...	2.80 a 2.90
De fécula superiores...	2.40 a 2.50
Id. regulares...	2.30 a 2.40
Id. inferiores...	2.20 a 2.30
Id. para exportación...	2.10 a 2.20
Id. para exportación...	2.00 a 2.10
Id. para exportación...	1.90 a 2.00
Id. para exportación...	1.80 a 1.90
Id. para exportación...	1.70 a 1.80
Id. para exportación...	1.60 a 1.70
Id. para exportación...	1.50 a 1.60
Id. para exportación...	1.40 a 1.50
Id. para exportación...	1.30 a 1.40
Id. para exportación...	1.20 a 1.30
Id. para exportación...	1.10 a 1.20
Id. para exportación...	1.00 a 1.10
Id. para exportación...	0.90 a 1.00
Id. para exportación...	0.80 a 0.90
Id. para exportación...	0.70 a 0.80
Id. para exportación...	0.60 a 0.70
Id. para exportación...	0.50 a 0.60
Id. para exportación...	0.40 a 0.50
Id. para exportación...	0.30 a 0.40
Id. para exportación...	0.20 a 0.30
Id. para exportación...	0.10 a 0.20
Id. para exportación...	0.00 a 0.10

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Café	
Montevideo, 15 de Julio de 1893.	
CAÑA CONSOLIDADA	
4,400 al centavo	42.800
4,700 para mañana	42.80
4,700 al 1/2	42.80
4,700 al 1/4	42.80
DEUDA INTERIOR UNIFICADA	
2,500 al centavo	42.80
1,000 al 1/2	42.80
1,000 al 1/4	42.80
1,000 al 1/8	42.80
4,000 al 1/4	45.00

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)

Manuel Alonso  
Escritor Publico  
22 - CALLE 18 DE JULIO - 22 (ALTOS)



